

LES PROGRES DE MOZART EN ITALIEN DANS SES LETTRES

Entre l'âge de treize et de vingt ans, Mozart envoya à sa soeur Nannerl une quantité de lettres prolongeant les rapports empreints de confiance et d'affection qui s'étaient établis entre eux pendant leur enfance. Le plus souvent, surtout au début, il s'agissait de post-scriptum hâtifs ajoutés à quelque lettre adressée par son père à la partie de la famille restée à Salzbourg. Plus tard, Wolfgang écrira à Nannerl des missives qui ne sont destinées qu'à elle seule. Pour cette période de leur vie, j'en ai dénombré trente-quatre écrites du début à la fin en allemand, et quelques-unes rédigées en partie ou entièrement en italien ; ces dernières sont plus difficiles à compter, car l'apport de la langue étrangère fluctue.

Puisque Wolfgang écrivait parfois en italien à Nannerl, il est évident que le frère et la soeur avaient au moins quelques notions de cette langue. Où l'avaient-ils apprise ? La question est oiseuse : au dix-huitième siècle, dans tous les pays d'Europe, la plupart des intellectuels parlaient ou écrivaient plus ou moins bien l'italien, considéré comme un véhicule de la culture autant et parfois même davantage que le français. Lorenzo Magalotti (1637-1710), ambassadeur de Toscane à la cour impériale des Habsbourg, écrivait au grand-duc Ferdinand II de Médicis : "Pourquoi apprendrais-je l'allemand ? Ici, tout le monde comprend l'italien". Métastase passera cinquante ans à Vienne sans jamais éprouver le besoin d'apprendre la langue qu'on y parle. Plus tard, Lorenzo da Ponte ne fera lui non plus pas le moindre effort.

Cette connaissance de l'italien restait malgré tout en grande partie passive. Un enseignement pratique s'imposait. Pendant le séjour de la famille Mozart à Londres, le célèbre castrat Giovanni Manzuoli donna des leçons de chant au

tout jeune Wolfgang ; mais la part du lion dans l'enseignement de l'italien revient à Léopold Mozart. On sait que Wolfgang n'est jamais allé à l'école ; ce fut son père qui se chargea de son éducation. Leopold ne lui enseigna pas seulement la musique, mais aussi les rudiments des matières scolaires traditionnelles. C'est en italien qu'il annota et commenta les premières compositions de son fils. Pourtant, de son propre aveu, il avait du mal à s'exprimer en cette langue. Il s'en excusera un jour auprès du comte Pallavicini, un de ses protecteurs, qu'il avait tardé à remercier : "La poca abilità di scrivere in italiano mi féce di tempo in tempo differir a comprire (*sic*) il mio dovere¹ ».

Dans plusieurs lettres allemandes, Wolfgang recourt soit au français soit à l'italien pour le début : "Monsieur mon tres cher Pere" – "Meine liebe Mademoiselle Schwester" – "Cara sorella mia". Leopold, lui aussi, y allait volontiers d'un "Mon très cher Fils !". Même manège pour les formules terminales : "Mademoiselle, j'ai l'honneur d'être votre tres humble serviteur, e frere" – « Portez vous bien, et aimez moi toujours ». Ce petit jeu somme toute assez puéril ne requiert pas la connaissance approfondie de la langue dont on se sert. Il est déjà un tantinet plus difficile de rédiger des textes dans lesquelles on mélange deux ou trois langues dans le corps même de la lettre. La toute première de Wolfgang qu'on ait retrouvée était adressée à une jeune fille demeurée inconnue; l'adolescent s'y exprimait en partie en allemand et en partie en latin macaronique². Plus tard, il n'est pas rare de trouver sous sa plume des passages polyglottes tels que "Hodie nous avons begegnet per strada Dominum Eldbach »³ ou "Je say Dir veramente nihil mehr di scribere, und dessentwegen je faisais un piccolo quodlibet »⁴. Il poussera la plaisanterie jusqu'à faire suivre une remarque tout à fait anodine ("Ich habe zahnwehe" = j'ai mal aux dents) de salutations alambiquées, rédigées en un latin particulièrement pompeux dont il est le premier à se moquer, et termine sur un ton badin, en latinisant l'expression *freilich* (= évidemment), caractéristique de l'allemand méridional, qu'on retrouvera chez Papageno et Papagena : "johannes chrisostomus Wolfgangus Amadeus Sigismundus Mozartus Mariae

¹ Salzbourg, 19 juillet 1771. MOZART Wolfgang Amadeus, *Briefe und Aufzeichnungen : Gesamtausgabe*, Textes publiés par W.A.BAUER / OTTO ERICH / J. HEINZ, Kassel, 7 voll., 1962-1989, tome 1, p. 428. Tous les extraits des lettres de Léopold et Wolfgang Mozart qu'on trouvera dans cet article ont été puisés dans cette oeuvre monumentale.

² Salzbourg, 1769 (?), tome 1, p. 290.

³ Vienne, 14 août 1773, tome 1, p. 487.

⁴ Rome, 21 avril 1770, tome 1, p. 339.

annae Mozartae matri et sorori, ac amicis omnibus, praesertimque pulchris virginibus, ac freilibus, gratiosisque freilibus »⁵.

L'emploi de l'italien dans les lettres pleines d'entrain qu'il envoie à Nannerl pendant son adolescence s'inscrit dans un contexte de taquineries diversifiées. Le jeune Wolfgang affectionnait les plaisanteries de potache. Il signalait volontiers *Gangflow Trazom*, changeait l'ordre des mots à l'intérieur d'une phrase, *Ich sonst wie bin Mozart Wolfgang* (au lieu de *sonst bin ich Wolfgang Mozart* = par ailleurs, je suis Wolfgang Mozart) ou d'une date : *neiw ned 12 tsuga 3771* (au lieu de *Wien, den 21 August 1773*). Il allait jusqu'à recourir à des hardiesses typographiques, comme c'est le cas dans une lettre écrite tête-bêche, à laquelle le destinataire devait imprimer une rotation de 180 degrés à la fin de chaque ligne s'il voulait la lire jusqu'au bout. En somme, Mozart adolescent préfigurait des astuces de mise en page qu'on retrouvera un siècle et demi plus tard dans les *Calligrammes* d'Apollinaire⁶ !

Il se révélait particulièrement sensible aux ressources des langues en matière de stylistique, s'amusait à forger des désinences dérivées de formes existantes en allemand : « *gegangen* » < « *gegegen, gegiren, gegoren, gegungen* ». Dans les lettres qu'il écrivait à sa famille, il intercalait des poésies de circonstance, d'une banalité voulue. Parfois, il ajoutait quelques phrases polies aux lettres que Léopold envoyait à un bailleur de fonds réel ou potentiel, et dans ces cas-là on sent combien le fils renâcle à la corvée imposée par le père, combien ces formules creuses l'énervent. Il se défoule en écrivant à sa soeur des choses telles que « *an Herr von Schindenhofen meine grausame Empfehlung* (= à monsieur von Schindenhofen, mes respects assommants), *tralaliera, tralaliera* »⁷. Les lettres à la famille se terminant à l'époque par l'envoi presque obligatoire de baisers, Wolfgang se livre à une espèce de surenchère sarcastique. Il n'envoie jamais moins de dix mille ou cent mille baisers à sa soeur ou à sa mère. Il va même jusqu'à un million de baisers, « *parce qu'il ne m'a pas été possible d'en trouver davantage* ». Cela deviendra une habitude dont il ne se départira plus. Une fois marié, il écrira à sa femme, de Dresde, qu'il la serre 1095060043708 fois contre son coeur...

Au départ, l'italien tel qu'il le pratique dans ses lettres familières est loin d'être parfait, et il s'en rend compte. On a retrouvé le brouillon d'une lettre

⁵ Munich, 16 décembre 1774, tome 1, p. 507.

⁶ Milan, 26 décembre 1772, tome 1, p. 468.

⁷ Naples, 19 mai 1770, tome 1, p. 350.

adressée à sa soeur, ainsi que le texte définitif de cette lettre⁸. En comparant les deux versions, le lecteur attentif constatera que leur auteur a remplacé certaines fautes par d'autres ! Il a envoyé une partition à Nannerl, et espère qu'elle lui aura plu : le *spero che vi HA piaCluto* du brouillon devient *spero che vi HA piacUto*, (à remarquer qu'il vouvoie sa soeur !). De même, il remplacera dans la même lettre *scribetelo* par *scrivetelomi*...

Son orthographe est lamentable, mais elle l'est aussi quand il rédige des textes dans sa langue maternelle. Nannerl aurait d'après lui une merveilleuse tête de cheval (on n'est pas plus aimable...) : *dain wunderbarres pferdegessicht*. *Dain* au lieu de *dein*, un *r* de trop dans l'adjectif, et pas de majuscule pour la première lettre du substantif⁹... Comme son père, Wolfgang les manie mal. Même chose pour les accents aigus, graves et circonflexes, qu'il confond ou qu'il oublie tout simplement de mettre. Il considère souvent, à tort, un double *s* à l'intérieur d'un mot comme un *sz* allemand, et le rend dans ces cas au moyen du graphème **xxx** de l'alphabet gothique qui lui est familier : *baronessa – bellissima* (ce graphème ne figure pas dans les programmes de mon ordinateur – les vôtres sont peut-être plus complets – sinon, laissez tomber cette remarque). Il lui semble parfois entendre un *w* germanique au lieu d'un *v* (*aWenire*) ou une consonne sonore alors qu'en réalité elle est sourde (*balco* pour *palco*), ou vice-versa (*paritono* pour *baritono*) – chose étrange, car on s'attendrait à ce qu'un musicien qui à l'âge de quatre ans distinguait déjà les demi-quarts de ton ait l'ouïe plus fine¹⁰.

Dans les domaines du lexique et de la grammaire, l'influence du latin ou du français se fait sentir à tout moment : *scriBere* pour *scriVere*, *mEnuetto* pour *mInuetto*... Wolfgang écrit sans sourciller « la sera *sortiamo* » - « *tutto il mondo è in campagna* » - « la *commedia che anno giocato* ». Le polyglottisme auquel il recourt volontiers pour faire rire est involontaire en bien d'autres cas. Dans la toute première lettre à sa soeur, écrite partiellement en italien, il appelle successivement BradamentO et BradamentA le personnage BradamantE d'un spectacle auquel il a assisté¹¹...

⁸ Rome, 21 avril 1770, tome 1, pp. 339/340.

⁹ Milan, 27 février 1770, tome 1, p. 316.

¹⁰ Jean-Louis MICHAUX, *L'autopsie de Mozart*, Editions l'Age d'homme, Lausanne, 2006, p. 15.

¹¹ Venise, 7 janvier 1770, tome 1, pp. 301/302.

Ces incertitudes ne dureront pas. Mozart fera des progrès énormes au cours des trois voyages en Italie qui marquèrent son adolescence. Il ira même jusqu'à emprunter des expressions dialectales dans les villes où il est passé : l'exclamation *cospetto di Bacco !* à Venise, *siora mascara* à Vérone, *chichera* (= « petit-maître ») à Rome, *laceroni* (pour *lazzaroni*) à Naples. Il assimile la langue des mécènes, des musiciens et des gens de théâtre qu'il fréquente, mais aussi celle des cochers et des aubergistes. Son style reste familier : « la mia penna non wale un corno », « in quest'opera saranno sul palco 24 cavalli e un mondo di gente... »

Ce qui est tout à fait remarquable est que dans sa correspondance on ne trouve pas la moindre trace de l'italien archaïsant dont les formes étaient restées figées depuis que Pétrarque les avait employées dans ses sonnets. On sait que du quatorzième siècle jusqu'à la fin du dix-neuvième, si l'on fait abstraction des nombreux dialectes parlés dans la péninsule, le toscan usuel a coexisté en Italie avec la langue de la poésie et des livrets d'opéra. C'est tellement vrai qu'une maison d'édition italienne vient de publier une version « bilingue » d'une dizaine de livrets d'opéra : la version en langue « normale » se trouve en regard du texte que l'on continue à chanter de nos jours¹² ! Combien d'Italiens qui fredonnent le chœur des esclaves de *Nabucco* comprendraient-ils les nuances du texte ?

Mozart connaissait bien sûr cette variété sclérosée de l'italien. Dès son plus jeune âge, il assista à des spectacles où l'on chantait en cet idiome spécifique, et on lui a soumis très tôt des textes poétiques, ou considérés comme tels, qu'il lui fallait mettre en musique. Il écrit de Milan à Nannerl qu'il vient de composer un air sur les paroles

Misero Tu non sei :
Tu spieghi il Tuo dolore ;
e se non desti amore,
Ritrovi almeno pietà.

Misera ben son io
che nel secreto laccio
amo, non spero e taccio

¹² Editions Bonacci, Rome, *Libretti d'opera per stranieri*. Ont paru jusqu'ici (juin 2006) dans la collection « Libretti d'opera per stranieri » : *Le Nozze di Figaro – Don Giovanni – Così fan tutte – Il barbiere di Siviglia – Otello – Rigoletto – Cavalleria Rusticana – La Bohème – Tosca*.

e l'idol mio nol sa¹³

Puccini, très attentif à tout ce qui touche la langue, se moquera abondamment, un siècle plus tard, de l'italien pétrarquisant des livrets d'opéra qu'on lui soumet, et le parodiera dans sa correspondance. Il est assez curieux de constater que Mozart, farceur comme il l'était à ses heures, ne l'ait jamais fait.

L'italien que l'on trouve dans les lettres que Léopold adresse à ses protecteurs est ampoulé, contraint, et se ressent du style pétrarquisant : « Eccellenza ! Padre e figlio rendiamo umilmente grazie a V : E : della gentilissima e gratiosissima memoria conservata per noi... » (...) per ubbidire alla *desideriosa brama* di V : E : ho l'onore ed il piacere di dar la buona nuova che la Serenata dell (*sic*) mio figlio ebbe tutto il desiderato incontro e l'approbazione universale »¹⁴. Le comte Pallavicini, destinataire de la lettre, avait simplement demandé qu'on lui fasse savoir si une sérénade composée par Wolfgang avait eu du succès. Léopold satisfait ce désir, mais il se trompe de registre stylistique, puisque *desideriosa brama* semble impliquer que le comte Pallavicini se consumait de désir... (à la limite, de désir *sexuel*). Opposons à ce comique involontaire la simplicité démontrée un an auparavant par Wolfgang, quand celui-ci écrivait à son jeune ami Thomas Linley : « ... il mio Padre unito a me avrebbe il più *gran desiderio* di rivedere il signor Gavard »¹⁵.

« Caro Amico, Finalmente una mia lettera ! vengo assai tardi a rispondere alla sua gentilissima mandatami a Napoli, la qual però non ricevei che due mesi dopo che lei me l'aveva scritta (...) Il disegno dello mio Padre fu di prendere la strada di Loretto per Bologna ; di la passare da Firenze, Livorno e Genua, a Milano, e per consecuanza di farli una sorpresa, arrivando a Fiorenza all'improvviso. Ma, avendo avuto il mio Padre la disgrazia di farsi una Schinccatura forte alla Gamba, essendo caduto il Cavallo di Stanga della Sedia di Posta, la quale ferita non solamente lo necessitò di stare tre Settimane nel Letto, ma lo fermò 7 Settimane a Bologna, questo brutto accidente ci obliga di mutar pensiero, e di andare per Parma a Milano (...) Mi conservi la sua amicizia e creda pure che con inalterabile affetto sempre sono e rimango... ».

¹³ Milan, 26 janvier 1770, tome 1, p. 309.

¹⁴ Milan, 30 octobre 1771, tome 1, p. 447.

¹⁵ Bologne, 10 septembre 1770, tome 1, pp. 388/389.

Wolfgang, quatorze ans, n'est en Italie que depuis quelques mois quand il écrit à Thomas Linley, et déjà cela coule de source, même si son italien est loin d'être parfait – il ne le sera d'ailleurs jamais. Nous sommes loin des formules maladroitement omniprésentes dans ses premières lettres à Nannerl, loin des débuts et fins de lettres calqués sur les conventions épistolaires de l'époque. Pas la moindre trace d'ironie non plus dans cette missive ; rien qu'un bavardage cordial entre camarades du même âge.

En lisant attentivement les lettres que Wolfgang envoyait à sa soeur, il m'est venu un soupçon : elles servaient bien sûr à resserrer les liens familiaux – au cours de son premier voyage dans la péninsule, il confessera qu'il mange et boit mieux les jours où le courrier de Salzbourg lui parvient – mais les plaisanteries dont il émaille ses confidences pourraient bien avoir eu pour but de dégourdir Nannerl. La jeune fille était sans doute une bonne claveciniste, mais la teneur de son journal est d'une lamentable médiocrité, dans le style « Aujourd'hui, dimanche, nous sommes allés à la messe. Il faisait beau. Ensuite, nous sommes allés nous promener. Nous avons rencontré les Untels. Nous sommes rentrés vers l'heure du déjeuner. Dans le courant de l'après-midi, il a commencé à pleuvoir... ». Wolfgang était tellement conscient de cette médiocrité qu'au retour de ses voyages à l'étranger il s'est amusé à la pasticher. Il intercala dans le journal de sa soeur le compte rendu fort détaillé d'une journée où il ne s'était rien passé d'important – des lecteurs éventuels auraient eu à faire avec le même ronronnement insipide. Il n'est par conséquent pas improbable qu'il ait essayé de secouer cette petite-bourgeoise en herbe en se livrant à des plaisanteries dans lesquelles l'emploi de la langue italienne jouait un rôle prépondérant.

Quand il écrit à l'anglais Thomas Linley, il le fait en employant la seule langue commune entre eux, mais il y a une raison supplémentaire à cela : l'italien est peu à peu devenu pour lui la langue des confidences, à laquelle il recourt dans des lettres on ne peut plus sérieuses. Parvenu à la pleine maturité de son talent, il envoie en 1776 une de ses compositions au père Martini, en demandant respectueusement à son ancien professeur d'harmonie de la juger¹⁶. La lettre qui accompagne cet envoi est rédigée en italien, bien entendu, puisque le père Martini est natif de Bologne ; mais c'est aussi un cri du coeur : « Oh quante e quante volte desidero d'esser piu vicino per poter parlar e ragionar con Vostra Paternità molto Rev.^{da} (...) ah ! che siamo si lontani Cariss^{mo} Sigr. P. Maestro, quante cose che avrei à dirvi... », et Mozart de s'épancher

¹⁶ Salzbourg, 4 septembre 1776, tome 1, pp. 532/533.

longuement. Il décrit la médiocrité de la vie artistique à Salzbourg, l'absence de bons comédiens et de bons musiciens dans cette ville de province, l'ingratitude de l'archevêque envers Léopold, après trente-six ans de bons et loyaux services de la part de ce dernier... Tout ceci n'a plus rien de parodique ni d'amusant. En outre, Wolfgang s'est enfin complètement débarrassé des lourdeurs caractéristiques du style épistolaire de Léopold. Son italien à lui se rapproche de plus en plus du ton de la langue parlée. Mozart était certes un génie, mais aussi un être humain extrêmement sensible, dont on perçoit ici les cris de rage et de détresse. Qu'importent dès lors ses fautes d'orthographe ?

A ce moment, il va sur ses vingt ans. Maintenant qu'il n'éprouve plus aucune difficulté à s'exprimer par écrit en italien, il emploiera désormais cette langue dans des lettres très personnelles, où domine une grande émotion. De Paris, il envoie en 1778 à Aloysia Weber, dont il est follement amoureux, une longue lettre qui en principe contient surtout des conseils pour l'exécution correcte d'un air composé spécialement pour elle¹⁷. En réalité, la passion y transparait à tout instant : « la prego di scrivermi spesso » - « questa scena (...) l'ho fatta *solamente* per lei » - « le raccomando di aver la bontà di rileggere qualche volta le mie lettere »... Pourquoi un Autrichien n'écrit-il donc pas en allemand à la femme allemande qu'il aime ? Il y a mieux : à la fin de sa vie, il envoie à Haydn les six quatuors composés en hommage à son *Padre, Guida ed Amico* – telle est la dédicace manuscrite sur la partition. Une lettre respectueuse et pleine d'admiration accompagne ce colis ; elle est à nouveau écrite en italien. Pourquoi un Autrichien n'écrit-il pas en allemand à un autre Autrichien, dont on sait par ailleurs qu'il n'était pas très doué pour les langues ? La réponse me paraît évidente : au cours des ans, l'italien est devenu pour Mozart la langue grâce à laquelle il arrive le mieux à exprimer ses sentiments d'amitié (Thomas Linley), d'amour (Aloysia) et de vénération (Haydn). En d'autres mots, c'est désormais à ses yeux la langue de *l'affectivité*.

Monique JACQMAIN

BIBLIOGRAPHIE

¹⁷ Paris, 30 juillet 1779, tome 2, pp. 420/421.

A.A.V.V., « Libretti d'opera per stranieri », Rome, titre d'une collection chez l'éditeur romain. Bonacci, 2006.

BUNGE Lucas, « Mozart in zijn brieven », Amsterdam, De Arbeiderspers, 1989⁴.

FOLENA Gianfranco, *L'italiano in Europa. Esperienze linguistiche nell'Europa del Settecento*, Turin, Einaudi, 1983. Voir en particulier le chapitre « L'italiano di Mozart nel concerto europeo del suo epistolario », pp.432-469.

HILDESHEIMER Wolfgang, *Mozart*, traduit de l'allemand par Caroline Caillé, Paris, Lattès, 1979.

JACQMAIN Monique, « Scherzi pucciniani », dans *Italiano e oltre* (Florence), 1997, n° 3, mai-juin, pp. 148-152.

MICHAUX Jean-Louis, *L'autopsie de Mozart*, Lausanne, Editions L'Age d'Homme, 2006. MOZART Wolfgang Amadeus, *Briefe und Aufzeichnungen : Gesamtausgabe*, Textes publiés par W.A.BAUER / OTTO ERICH / J. HEINZ, Kassel, 7 voll., 1962-1989.

Mozart, lettres des jours ordinaires 1756-1791, choisies et présentées par Annie Paradis, traduites par Bernard Lortholary, Paris, Fayard, 2006.

REBATET Lucien, *Une histoire de la musique*, Paris, Laffont, 1984.